



*Le phénomène  
Brassens*

Georges Brassens et Mireille :  
un hommage à la vieille dame de la chanson.

PARIS. — Il s'était installé à Bobino, le dernier refuge de la bonne chanson que compte encore Paris, pour cinq mois. Ce n'était pas une gageure : le « gorille » tient la distance. On déplore de ne pas le voir plus fréquemment que tous les quatre ans dans la capitale : Georges Brassens est un poète, pas un simple interprète dont on renouvelle le matériel à la demande. Chaque retour à Bobino exige donc beaucoup de lui. D'abord parce qu'il sait ce qui l'attend. Il sait qu'il lui faudra passer sur la même scène chaque soir l'espace de deux saisons. Ensuite parce qu'il se doit de peaufiner d'autres textes, de se faire violence, lui qui laisse volontiers les chansons dormir sur sa table.

Il lui est ainsi arrivé de manquer son rendez-vous quadriennal. Le cru 73 de Brassens ne fut pas des meilleurs, mais l'on pardonna d'autant plus facilement au père de « L'Auvergnat » que l'on était convaincu qu'il ne s'agissait que d'une erreur de parcours et que son passage suivant dans le music-hall de la rue de la Gaîté saurait faire oublier cette déception. Effectivement, c'est le grand Brassens qui termine actuellement son marathon à deux minutes de la Tour Montparnasse. Ses thèmes de prédilection, l'amour-loterie, la vanité humaine, le temps qui passe, la mauvaise réputation, la charité, il les a traités aussi bien dans ce « Don Juan » émouvant que dans ces « Patriotes » qui tiennent tous à avoir leur nom sur le monument aux morts, dans « Cupidon s'en fout », où il chante une nouvelle fois l'amour, non dans le grave, mais dans le mélancolique, que dans ces couplets inspirés par un certain mois de mai.

« L'été de la Saint-Martin n'est pas loin du temps des cerises », note Brassens le désillusionné, qui se méfie toujours des anciens combattants, même lorsqu'il a affaire à des anciens combattants chevelus et qui n'étaient armés que de pavés.

Certains chansons de Brassens sont — n'ayons pas peur des mots — de véritables petits bijoux de la poésie française. Il est l'un des premiers auteurs que les enfants découvrent à l'école. Et si Ferré a fait d'Aragon un parolier, on a dépouillé souvent les chansons de Brassens de leur musique. Le voici en effet édité en souscription : deux volumes luxueux réunissent une centaine de ses poèmes.



# PROLONGATIONS

*Mais, s'il le craint — il est tout l'opposé d'une bête de scène, il est toujours à la merci d'un trou ou d'un organe qui souffre tout particulièrement de l'abus du tabac — il a besoin de ce public qui l'a adopté voici déjà près d'un quart de siècle. Seulement, Brassens refuse d'aller seul au combat. Un seul nom, le sien, sur une affiche ? Pas question. Alors il impose ses amis, ceux dont il goûte le talent, la sincérité, c'est la même chose. Et chaque mois, il modifie la première partie du spectacle bâti autour de lui. Ainsi, pour commencer, a-t-il fait appel à la délicieuse Colette Renard (les programmeurs de radio semblaient avoir jeté l'interdit sur Irma la douce). Puis il a tenu à rappeler ce que la chanson devait à Pierre Dudan, et celui-ci a donc renoué avec le spectacle les quatre semaines suivantes. L'inséparable Pierre Louki a succédé à Dudan et de nombreux jeunes ont découvert, à l'occasion, les rimes farfelues, les textes dingues de cet auteur tout aussi ignoré par le show-bisness. On a applaudi ensuite le presque homonyme de ce dernier, Paul Louka, et enfin Jean-Michel Caradec qu'auparavant Serge Lama avait eu raison d'inclure dans son spectacle l'été dernier.*

*Mais il s'avère que Bobino est trop petit. Ou que la distance choisie était encore trop courte. Et Georges a dû jouer les prolongations. Il est donc reparti pour trois semaines supplémentaires. Avec cette fois Mireille, la grande Mireille sans qui Trénet n'aurait peut-être pas été Trénet. Et Brassens pas Brassens. L'hommage rendu de cette façon à cette vieille dame qui fête chaque soir ses cinquante années de chansons est touchant. Et il honore le seul poète qui semble être un proche parent de François Villon.*

**Jean-Claude CHARLET.**

*L'Yonne Républicaine*

*18 février 1977*